

LE SIECLE DES NUAGES

de Philippe Forest

*Nos yeux furent les premiers à voir
Les nuages plus bas que nous. (Aragon)*

Ou "comment reconstituer tout ce que mon père n'a pas dit".

Sur ses parents, on en est toujours réduit aux hypothèses. En outre, c'est bien connu, les pères parlent peu de leur métier à leur progéniture, comme s'il leur importait que cela reste un monde séparé, un domaine réservé -tabou. A la mort de son père, en 1998, l'auteur, bouleversé, se rend compte qu'il ne sait pas grand chose de cet homme, ni de sa vie d'aviateur. Commandant de bord sur Boeing 747 en fin de carrière, il n'avait transmis sa passion à aucun de ses fils et, quand il séjournait dans sa famille, il semblait venir d'un autre monde. Comment faire son deuil d'un extra-terrestre ? Quelle filiation possible avec quelqu'un qu'on a si peu connu ? Faute de confidences paternelles, l'auteur se met en devoir de reconstituer de toutes pièces, par documents interposés et fragments d'histoire avec un grand H, la trajectoire individuelle de ce père envolé.

Cet élargissement du tableau autour de la silhouette ténue d'un homme presque invisible à force de silences donne lieu à une fresque captivante, à la fois radieuse et crépusculaire : la fresque des épousailles de l'aviation avec le vingtième siècle. La "fée aviation" ? Ce sont les premiers hommes volants, les frères Wright, Blériot, Mermoz, la Ligne. C'est la croyance

en un progrès non seulement technique mais également moral : la mondialisation exaltante, la fraternité planétaire, la levée des malentendus entre les hommes... Mais bientôt la face ténébreuse apparaît. La destruction pilonne l'utopie généreuse. Bombes incendiaires, apocalypses. Coventry, Londres, Dresde, Hambourg. Avidité des conseillers du président Truman de faire l'essai de l'arme nucléaire... *"Les mêmes pilotes qui rivalisaient d'audace pour unifier le monde en rapprochant des cités séparées par les mers, collaborent désormais au dépeçage sanglant de la terre"*.

Le bilan sera sombre et mélancolique - un siècle de nuages, c'est cent ans d'illusions, d'instantanés hésitants, d'éléments informes, de lueurs vagues dans un ciel chargé. Cent ans de mauvais temps.

Le livre s'ouvre sur le récit d'un accident d'hydravion qui marque de sa symbolique tout le livre -comme une ouverture d'opéra. Crash auquel le jeune homme de quinze ou seize ans, né en 1921, aurait pu assister, près de Mâcon, où il habitait. Mais il n'y assista pas. Et ce hiatus, cet entrebâillement, cette absence de contact entre l'événement marquant et le personnage-témoin est également emblématique de ce qui court dans le livre : un doute sur le réel. Ou, plus exactement, sur la continuité, sur la consistance du réel. En proie à l'incerti-

tude, et luttant contre l'amnésie comme Jacob avec l'ange, l'auteur explore ce qui aurait pu être plus que *ce qui a été*. Naviguant de suppositions improbables en hypothèses plausibles, de lectures en visites de musées de l'Air et en consultations du Web.

Bizarrement, il ne semble pas avoir interrogé son père vieillissant sur ses propres souvenirs. Ayant peut-être admis une fois pour toutes que *"les pères sont des taiseux"*. Ou bien ne croyant pas suffisamment à une cohérence subjective de l'existence humaine, marquée à ses yeux par la désintégration, l'oubli - après notamment la mort dévastatrice de sa petite fille de quatre ans - (1). La parole de l'individu sur lui-même semble parfois de peu de poids par rapport à *"la longue parole impersonnelle du monde (...), qui raconte votre vie avec toutes les autres"*.

En contrepoint, Philippe Forest laisse entendre que ce père, qu'il nomme "il", et dont le lecteur n'obtient une ébauche de portrait physique qu'à la page 411, n'a pas tout à fait assisté à sa vie. De même que lui, le fils, n'a pas tout à fait "assisté à son père".

"Il paraissait ne rien se rappeler".

Ecrire, ce serait alors tenter de mettre, sinon en mots, du moins en musique, toutes ces "non-assistances" à personnes et années en danger d'oubli. Ces non-présences au monde. Et l'auteur est contraint à inverser les rôles en endossant lui-même la paternité de l'histoire de son père - partition d'opéra sur fond d'amnésie, sur fond de sens qui capote, de siècle qui capote-.

"C'est moi qui me souviens", dit l'auteur.

Et comment se souvenir, sinon en (ré)inventant ? Biographie-fiction.

Comme si rien n'était "vraiment vrai".

La musique

C'est le côté musical qui m'a saisi tout de suite dans la prose de Philippe Forest. Ses

reprises, ses contradictions, ses dissonances - ses façons bien particulières d'avancer une hypothèse puis de faire aussitôt un demi pas arrière, de mettre en doute ce qui s'affirmerait avec trop d'arrogance. Vague et ressac. Flux et reflux-. Sortes de montagnes russes constituées de paragraphes d'une vingtaine de lignes coupés par un interligne blanc - accalmie bienvenue entre des condensations qui tournoient-. Ces condensations, ces grondements où cascadenent les participes présents - on pense à une litanie, à une procession- pourraient évoquer des cumulus galopant dans un ciel de traîne. Personnellement, je les ressens plutôt comme des masses d'eau qui enflent, charriant tour à tour lyrisme, amertume, émerveillement, tentatives de lucidité et fascinations négatives. Des vocalises montent, bourgeonnent, puis retombent et se brisent à chaque fin de paragraphe. L'on en revient toujours en quelque sorte à la scène inaugurale, le brouillard, l'absence de visibilité, l'avion qui heurte un escarpement, la chute dans la neige. Ou à la figure du père qui, au soir de sa vie, a perdu le contact avec celui qu'il a été (2).

Partout, des trous. Une absence de continuité. Des passions, des croyances, qui retombent en poussière. Un père qui vieillit dans le brouillard, à l'ombre d'une mélancolie profonde. Et un fils qui lui prête *"la certitude tardive que tout s'achève toujours dans la plus complète indécision et que l'on termine égaré, comme dans un paysage de brume et de neige où le hasard d'un obstacle insignifiant vous fait chuter soudain n'importe où"*.

Un livre à plusieurs voix

Cependant la prose, après chaque pause, reprend, reprend, inlassablement monte à l'assaut mais de quoi ?

En fait, tout au long du livre, la beauté des descriptions et l'envoûtement du tempo prennent à rebours la tentation du nihilisme.

Plusieurs voix sont en lutte. Émerveillement contre désespoir. Éblouissement, exaltation, mais aussi deuil, perte, abattement. Obsession de la chute (3).

Entre les deux, comme en prime, défile toute l'histoire de l'aéronautique au XXe siècle. Avec une succession de morceaux de bravoure.

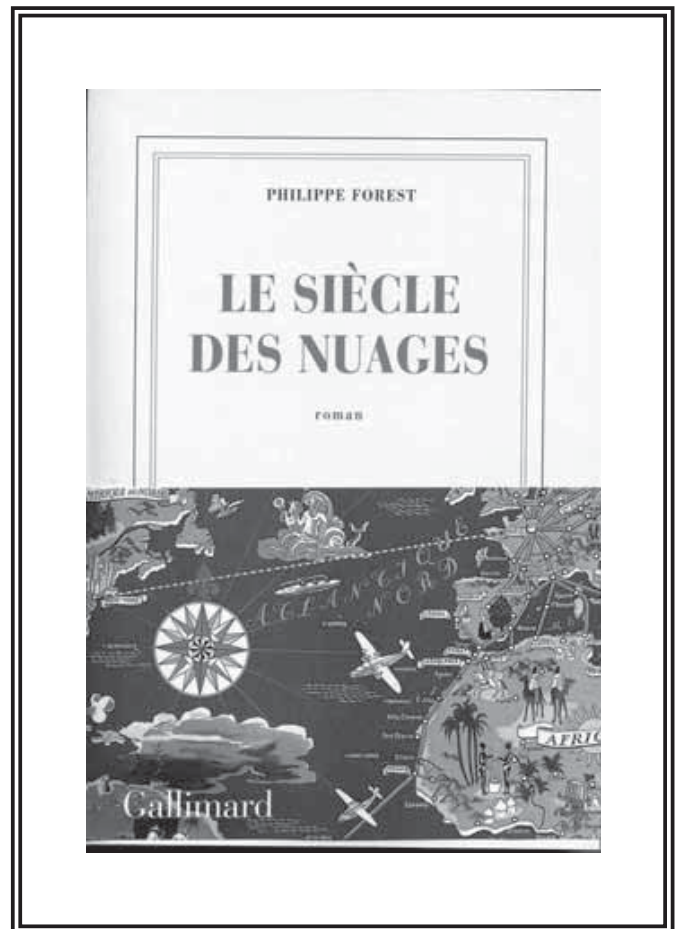
1921 : Apparition archangélique et brève sur le lac Majeur du Capronissimo, *"gigantesque hydravion italien qui se disloqua dès son premier essai", "avec ses neuf ailes superposées, voilure absurde et démesurée, et les 36 000 chevaux de ses huit moteurs"*.

1943, Alabama : premières armes du père comme pilote militaire sur le P-47 Thunderbolt, *"sorte de taureau volant à l'encolure si large (...) qu'une fois lancé rien ne paraît pouvoir l'arrêter, un vrai bulldozer qui, en cas d'atterrissage forcé, passe intact à travers à peu près tous les obstacles"*.

1946 : état des lieux d'Air France, flotte fatiguée se réduisant à une petite vingtaine d'avions datant d'avant la guerre, plus *"quelques Goéland et une dizaine de Junker allemands, avec pour terrain le vieil aérodrome du Bourget, et des pilotes sans uniforme accumulant les heures de vol jusqu'à épuisement"*.

1961 : naissance de l'aérogare d'Orly, qui devient le monument le plus visité du pays, la foule du dimanche s'y pressant pour être témoin d'une scénographie prodigieuse *"qui tenait à la fois du spectacle et de la célébration (...) les visiteurs voulant vérifier de leurs yeux qu'une époque nouvelle avait bien commencé"*. Désirant communier avec ce miracle célébré à l'époque par un "Bécaud plus lucide qu'Althusser ou Debord".

1972 : apogée de la carrière du père mesurée à l'aune de *"l'énormité de la chose à laquelle on venait juste de lui donner licence de commander (...) La dérive haute comme un bâtiment de six étages pavoisé aux couleurs de la compagnie. Long comme les tours de Notre-Dame si elles avaient été couchées sur le sol (...) Se soulevant malgré tout du*



sol lorsque la main droite du pilote bascule en avant les quatre manettes des moteurs, pousse sur les gaz, jusqu'à ce que le seuil soit franchi au-delà duquel il n'est plus possible de renoncer (...) et que la masse d'acier commence à léviter, tirée vers le haut par la puissance des quatre moteurs à l'allure de canons aux calibres inouïs". Ceci étant la description du Boeing 747.

La grande histoire, si l'on veut. L'histoire collective. Mais, à y regarder de près, l'histoire de l'aviation passe avant tout par des individus hors du commun, qui ne se confondent avec personne. Des inventeurs, des pionniers. Des "monsieur-Pre-mière-Fois-Dans-l'Histoire-de-l'Humanité". Des tricheurs, comme Faulkner, *"renvoyé par la Royal Air Force dans ses foyers du Mississippi avant même de s'être réellement assis aux commandes d'un avion"* et boitant pour faire croire qu'il avait été blessé en combat aérien. Des déphasés, comme Saint-Ex, *"pilote de*

ligne égaré dans une guerre qu'il avait faite sans la vouloir ni l'aimer, restant fidèle au vieux rêve déjà démodé selon lequel un avion ne devrait servir que pour le courrier et puis pour les passagers. (...) Se distrayant à faire un conte pour les enfants (...) sans que l'idée le traverse qu'il est en train d'écrire le plus universel des romans du siècle. Trop las de tout pour s'en apercevoir".

"Et puis l'azur"

Le dernier chapitre est splendide. L'admiration s'avoue enfin en pleine lumière, du fils pour le père insaisissable. L'identification.

Certes, le fils n'a pas la clé. Quelle était la passion de ce père transparent et indéchiffrable ?

"D'arracher à la terre la masse inconcevable d'un engin de plusieurs tonnes" ?

Cela paraît aujourd'hui si banal.

"Oui, on peut rire de cela".

Le fils, lui, reste impressionné.

Vingt-deux mille heures de vol.

Domaine de l'inimaginable.

"Et puis l'azur. Ce vieux mot de poète et de pilote".

En même temps que l'ébahissement enfantin s'autorise à ressurgir, c'est-à-dire en même temps que le pilote redevient un poète, un archange ou un aigle, en sourdine, le nihilisme insiste, serpente : *"Sous les yeux, ce faste sans prix, et qui pourtant ne signifie rien".*

"Qui pourtant ne signifie rien" : telle serait la grande phrase impersonnelle léguée par ce siècle - et notamment aux orphelins de père -. Mais l'auteur, au bout de 460 pages, ne se laisse plus faire, et il est parfois bien près lui-même de décoller dans l'azur d'une sorte de lévitation allègre.

Avec le beau *"pour la première fois de l'histoire"* de la page 465.

Ou avec le très simple *"A chaque fois, on dirait*

le début du monde. La Genèse".

D'une certaine manière, la boucle est bouclée. Le dernier chapitre renoue avec la tonalité du début du livre, qui retrace le climat d'enthousiasme et d'émerveillement des débuts de l'aviation. Non, même après tous ces deuils, l'auteur n'a pas oublié cette naissance à laquelle ont eu la certitude d'assister tous ceux qui furent *"les témoins extasiés de l'invention de l'aéronautique, n'en revenant pas du miracle répété que constitue l'envol de chaque appareil dans le ciel".*

Même si, bien sûr, il n'y a pas assisté lui-même.

Ce livre, un tombeau pour le XXe siècle. Ce livre, une vanité.

Mais aussi, à n'en pas douter, un hymne.

Marie-Noëlle MATHIS

NOTES :

1. *"... Prématurément et injustement soustraite au monde par une maladie sans rime ni raison"* . Voir Philippe Forest, *L'Enfant éternel*, Paris, Gallimard, 1997.

2. *Dixit le fils. Personnellement, j'ai un petit doute sur cette absence totale de mémoire d'un homme sur son passé, et notamment sur ses années de formation. Mais, ne l'oublions pas, il s'agit d'un roman. Le père n'est pas campé ici comme un sujet doué d'une subjectivité singulière, plutôt comme une sorte d'allégorie du siècle - d'une situation dans le siècle.*

3. *D'Icare.*

"LE SIECLE DES NUAGES"

de Philippe FOREST Gallimard, 2010, 555 pages. 20,50 □